

# LA REVUE LITTÉRAIRE

mensuel – 5<sup>e</sup> année

## GABRIEL MATZNEFF

GABRIEL MATZNEFF, *Entretien avec Florent Georgesco*  
THIBAUT OLIVIERI, *Le défi du double*  
KARINE SAINT-MARTIN, *Gabriel Matzneff et Fiodor Dostoïevski,*  
*un héritage spirituel*  
ALFRED EIBEL, *Souvenirs matznéviens*  
MARIE R., *10 janvier 2009*  
SERGE SAFRAN, *Une saine lecture au cœur de la nuit*  
VINCENT ROY, *Entretien avec Florent Georgesco*  
Revue de presse des *Carnets noirs* (1953-1988)  
Bibliographie de Gabriel Matzneff

N°39

Éditions Léo Scheer

Mai  
2009

## Gabriel Matzneff

### ENTRETIEN AVEC FLORENT GEORGESCO

*Florent Georgesco* : Vous venez de faire paraître un nouveau tome de votre journal intime, *Carnets noirs 2007-2008*<sup>1</sup>, le douzième publié à ce jour, l'un des plus singuliers à beaucoup d'égards, nous allons le voir en détail, et j'avais envie de vous entendre parler aussi bien de ce livre que de l'aventure dont il est un épisode crucial : l'écriture de votre journal, qui court depuis 1953. Pour commencer, dans quels sentiments êtes-vous, au moment où ce fort volume paraît ?

*Gabriel Matzneff* : Cette publication est pour moi un événement important, décisif. D'abord parce que, comme je l'annonce dans le cours du livre, ce sera le dernier tome de mon journal intime. J'ai acheté mon premier carnet, et commencé de le remplir avec mon stylo de lycéen, quand j'avais seize ans. J'ai cessé de le tenir le 31 décembre 2008. Les journaux des très vieilles personnes, qui ne vivent plus rien que leurs souffrances et leurs infirmités de malades, qui n'éprouvent plus que du désespoir et de l'aigreur, sont souvent pathétiques. Littérairement ils ont en général peu d'intérêt, et humainement c'est très pénible. Je ne voudrais pas infliger cela à mes lecteurs.

*F. G.* : Cet argument de l'âge est la raison que vous invoquez :

« ma vie si longtemps trépidante deviendra, telle est la loi de la nature, plus terne, et mon journal intime, par voie de conséquence, itou » (p. 354). Cela dit, vous n'êtes pas le vieillard chenu et perclus de douleurs que vous évoquez. Vous êtes en pleine forme, votre vie est amusante, riche, passionnée, on n'a aucune raison de penser que votre journal ne continuerait pas de l'être.

*G. M.* : Oui, il se passe beaucoup de choses dans ma vie, aussi bien dans ma vie amoureuse que dans ma vie amicale, ma vie de voyageur, d'écrivain ou de citoyen. Mon journal pourrait demeurer intéressant quelque temps encore. Mais c'est ainsi. Ma décision est prise. J'avais en tête cette idée, dont je n'ai pas parlé, mais qui est sans doute l'idée principale, qu'il faut savoir mettre le mot *fin* à une œuvre. Or, le journal d'un écrivain doit être une œuvre de beauté, au même titre que ses poèmes, ses romans ou ses essais. Je désirais que mes *Carnets noirs* ne soient pas sans fin, comme un chemin de fer qui n'aboutirait à aucune gare ; je ne voulais pas écrire pour écrire, continuer par habitude. Ils devaient garder une dimension raisonnable. Douze volumes ont déjà été publiés ; le trou 1989-2006 en représentera une dizaine : plus de vingt volumes, c'est suffisant ! J'ai beaucoup de lecteurs très jeunes, qui vivent dans de petits appartements, je ne veux pas les forcer à ajouter des rayons à leur bibliothèque.

*F. G.* : Voilà une bonne définition : vous écrivez une œuvre qui peut tenir dans une chambre d'étudiant.

G. M. : J'ai trop insisté sur le fait qu'une bibliothèque idéale doit pouvoir tenir dans une malle, qu'il ne faut pas trop de livres, de même qu'il ne faut pas trop de disques ou de dvd, sur la nécessité de ne garder que l'essentiel, de ne pas se laisser envahir, pour me mettre à encombrer le logis de mes lecteurs. Et puis, je crains d'éprouver moins de plaisir à tenir mon journal. Les bons livres sont ceux que l'auteur a pris plaisir à écrire. Il y a une joie de l'écriture : si on la perd, il vaut mieux s'arrêter. J'ai été très heureux d'écrire ces deux dernières années, qui ont été deux années bien remplies dans tous les ordres, autant ne pas risquer de l'être moins. Je me suis d'ailleurs rendu compte d'une chose en relisant le livre une fois dactylographié, en corrigeant les épreuves, c'est que ce tome, curieusement (ce n'était pas prévu) récapitule ma vie. J'y fais l'appel de toutes mes grandes amours, de mes maîtresses disparues comme de celles qui sont, Dieu merci, bien actuelles, de mes amis morts et de ceux qui sont toujours là, des pays où je vais beaucoup aujourd'hui comme de ceux où je ne vais plus pour l'instant, des livres que j'ai écrits. Je convoque les vivants et les morts ; je réunis tout le monde. En ce sens, ce livre resserre tous les autres.

F. G. : Même les personnages de vos romans sont convoqués. Quand, à Venise, vous buvez un spritz au Caffè Rosso, campo Santa Margherita, vous pensez à Alphonse Dulaurier, dont c'est le café vénitien préféré dans *Voici venir le Fiancé*.

G. M. : Je me mets dans les pas de Dulaurier qui un jour continuera d'exister alors que moi je n'existerai plus.

F. G. : Nos spritz sont éphémères.

G. M. : Celui de Dulaurier l'est moins.

F. G. : Autre singularité de ces *Carnets noirs 2007-2008* : leur date. Jamais jusque-là vous n'aviez publié de tomes si récents.

G. M. : Oui, c'est une première. Je vais vous raconter comment cela s'est passé. C'était au printemps 2008. Mon amie Véronique, qui est très présente dans ce journal, me disait l'autre jour que c'était elle qui en avait eu l'idée la première. Ce doit être vrai, puisqu'elle me le dit. De même, elle affirme, et je l'ai noté dans le journal, qu'elle a trouvé, connaissant mon

amour pour le Lacenaire des *Enfants du paradis*, le titre *C'est la gloire, Pierre-François !* Véronique est une jeune femme lettrée, spirituelle, exquise, et qui de plus me connaît bien. Je la crois donc volontiers, dans les deux cas. De toute façon, je crois toujours ce que disent les jolies femmes, surtout celles que j'ai aimées, et que j'aime encore, bien sûr, même si c'est d'une autre manière. Cela dit, mes souvenirs sont différents. Pour ce qui est des carnets, j'étais, précisément, chez Véronique, à Marrakech, où j'étais parti taper mon journal inédit, c'est-à-dire la suite des *Demoiselles du Taranne* : les années 1989 et suivantes. J'avais apporté deux ou trois carnets noirs, qui me paraissaient suffisants pour ce séjour, mais j'ai travaillé avec tellement d'assiduité, pendant de longues heures, que j'ai terminé bien avant mon départ. Je n'avais plus rien à faire, ce qui m'embêtait, car je suis un paresseux qui n'aime pas paresser par contrainte ; je veux choisir mes moments d'oisiveté. Et brusquement, j'ai eu une illumination, comme Claudel derrière son pilier, à Notre-Dame : j'ai pensé au carnet que j'avais dans ma poche, celui que j'étais en train de remplir, je me suis dit que ce serait déjà ça de fait pour l'avenir. Or, quand je m'y suis mis, j'ai découvert que taper ce qui venait de m'arriver, mes notes des semaines précédentes, était beaucoup plus corroborant, rapicolant, que de taper des années dans lesquelles je ne rencontre que des amis morts, ne vis que des amours mortes, ne vais que dans des restaurants qui ont disparu, ne vois que des paysages qui ont été dévastés. J'exagère bien sûr un peu. Relire des carnets que vous n'avez pas ouverts depuis vingt ans peut être amusant. Vous redécouvrez des tas de choses complètement oubliées, dans les domaines les plus divers tel livre dont vous parieriez dix mille dollars que vous ne l'avez jamais lu et qu'en réalité vous avez lu, telle ville où vous êtes sûr de n'avoir jamais mis les pieds et où vous avez passé deux nuits, telle jeune personne qui vous était sortie de la mémoire et qui pourtant fut votre maîtresse... Mais il est vrai que c'est une expérience assez mélancolique, un *never more* irrémédiable. On m'a parfois demandé pourquoi mon journal est en dents de scie, pourquoi je saute certaines années, pour ne les publier que longtemps après les précédentes. C'est souvent parce qu'il m'était trop pénible de les taper, de rouvrir ces carnets. Après avoir écrit *Ivre du vin perdu*, j'ai été incapable, pendant des années, de retourner au journal de mes amours avec Francesca, c'était trop douloureux.

F. G. : De même, vous avez publié *Élie et Phaéon*, le journal des années de votre mariage et de votre divorce, près de vingt ans après le roman qu'elles vous avaient inspiré, *Isaïe réjouis-toi*.

G. M. : C'en est un meilleur exemple encore. J'ai tiré de l'échec de mon mariage avec Tatiana un roman très douloureux, mais qui m'a empêché de sombrer dans le désespoir, de me suicider, et qui est un de mes meilleurs livres. Seulement, ensuite, durant des années il n'aurait pas été question que je remette le nez dans mes carnets de cette époque.

F. G. : En revanche, reprendre les carnets fraîchement remplis vous a procuré un tel plaisir que vous avez eu envie de continuer.

G. M. : Oui, j'y ai trouvé un grand amusement. C'était d'ailleurs plus facile, je me déchiffrais mieux, je me souvenais de tout. Il me restait une dizaine de jours à passer à Marrakech, le temps de taper un carnet, et c'est à ce moment-là, en l'achevant, que j'ai eu l'idée de proposer à Léa Scheer mon journal récent. Je voulais lui donner un livre depuis un moment. Quand, en 2005, les éditeurs des *Moins de seize ans* et des *Passions schismatiques*, deux livres réédités plusieurs fois, des classiques pourrait-on dire, m'en ont rendu les droits par souci de politiquement, ou sexuellement, correct, par pusillanimité, dans un chapeau bas devant le nouvel ordre moral qui prétend tous nous écraser...

F. G. : Sans y parvenir toujours, Dieu merci.

G. M. : Sans y parvenir entièrement, en effet : nous résistons un peu. Quand, donc, ces deux livres se sont retrouvés sans éditeur, Léo Scheer a eu le courage de les reprendre en un volume ; il me semblait normal de lui donner quelque chose d'important et d'inédit. Comme d'autre part, lorsqu'en 2007 j'ai publié mon journal 1988, *Les Demoiselles du Taranne*, les avocats de Gallimard ont gardé mon manuscrit six mois et qu'ensuite, après que j'avais corrigé mes épreuves, le service juridique s'est mal conduit avec moi, attitude désinvolte, hostile, sur laquelle je ne m'étendrai pas, ayant beaucoup d'amitié pour Antoine Gallimard et Philippe Sollers, j'ai eu envie que le livre paraisse dans votre bonne maison, et je fais toujours ce dont j'ai envie. J'ai vu Léo Scheer à mon retour à Paris, il s'est

montré enchanté. Cela faisait bien longtemps qu'un éditeur ne m'avait pas manifesté tant d'enthousiasme.

*F. G.* : Dans le journal, vous évoquez, à son propos, la figure de Roland Laudenbach.

*G. M.* : Oui, parce qu'ils ont le même enthousiasme. Quand j'ai donné à Roland Laudenbach mon premier roman, *L'Archimandrite*, nous étions rue du Bac en train de boire un coup de rouge (à La Table Ronde, à l'époque, on buvait beaucoup), il s'est levé pour aller pisser et m'a dit, brandissant le manuscrit : « Je suis tellement impatient de le lire, je l'emmène aux toilettes ! » Il y avait de l'amitié, de la chaleur, on riait, j'étais très copain avec tous les gens de la maison, des petites stagiaires au grand patron, tout cela avait un grand charme, qui, pour moi, fait partie du plaisir de publier. À force d'être froids, certains éditeurs deviennent réfrigérants. Ce n'était pas du tout le cas de Laudenbach, et ça ne l'est pas de Léo Scheer.

*F. G.* : Un éditeur réfrigérant est un paradoxe. C'est un métier qui n'a de sens que s'il sert les créateurs, s'il consiste à leur offrir les moyens et les conditions de leur liberté. Laudenbach était non seulement heureux de recevoir vos manuscrits, mais il avait suscité le premier d'entre eux, celui du *Défi*, qu'il vous avait suggéré d'écrire après vous avoir lu dans *Combat*.

*G. M.* : Nous avons commencé par nous insulter sans nous connaître. Nous n'avions pas du tout les mêmes idées politiques. Laudenbach se voulait Algérie française, il était de droite ; moi, j'étais tout à fait anarchiste, et je n'ai jamais été Algérie française. C'était dans les années qui ont suivi la guerre d'Algérie, les débats étaient vifs, et nous nous sommes engueulés par journaux interposés. Je donnais une chronique à *Combat* chaque semaine, souvent polémique. Il avait réagi très violemment à l'une d'elles et Philippe Tesson, le directeur de *Combat*, avait organisé un déjeuner pour que nous nous rencontrions. J'ai tout de suite été sous son charme. Je pensais tomber sur un excité qui allait me parler de politique, essayer de me convaincre du bien-fondé de ses positions ; j'ai découvert quelqu'un qui me parlait de Cocteau, de Conrad, de Nietzsche, quelqu'un qui aimait bien boire, un homme très sympathique. Il m'a demandé ce que je préparais, je lui ai parlé du roman que j'avais commencé pendant mon service militaire, qui se passait dans

le milieu russe blanc de Paris : le futur *Archimandrite*.

« C'est très bien, mais n'attendez pas de l'avoir fini. Vos chroniques de *Combat* sont formidables, vous devez avoir d'autres textes courts : réunissez-les, n'hésitez pas à me les proposer. »

[...]

Juste une citation pour brièvement conclure sur ce chapitre : « C'est la liberté qui engendre l'inquiétude, le doute, la souffrance. Certes je me réjouis d'être un homme libre, mais parfois j'envie la tranquillité de ceux qui marchent sur la voie que leur a tracée la société. Être esclave, ce doit être reposant. »